

Les dimanches d'*Eremo*

Louky Bersianik

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bersianik, L. (1992). Les dimanches d'*Eremo*. *Moebius*, (54-55), 51–53.

LES DIMANCHES D'EREMO*

Louky Bersianik

Quand fut atteint son mètre virgule zéro six de hauteur, les parents de Sylvanie Penn l'endormirent après lui avoir confié la mission d'entretenir, de soigner et de faire croître trois belles plantes en pot.

Sylvanie Penn ne fut pas longue à se réveiller. Elle était assise dans un train roulant vers le désert, toute seule avec ses huit ans et demi dans la gorge et trois plantes précieuses sur les genoux. Elle voulut croire que ses parents étaient restés sur le quai de la gare et l'attendraient là jusqu'à son retour. Mais quand serait-elle de retour? Et si elle ne revenait jamais...

Et comment faire croître des plantes dans un désert quand on ne connaît rien au désert ni aux plantes? Sylvanie se rappela une phrase de sa mère à propos d'amphibies égarés dans le jardin d'été, près de la rivière : *«le besoin crée l'organe»*. Son père avait confirmé cette information plutôt farfelue.

Il vint donc à Sylvanie, pour la circonstance, des fistules lacrymales supplémentaires comme des larmiers de luxe pour des épiphoras nocturnes. Ces larmiers remplirent leur office. Non seulement les trois plantes survécurent, mais encore devinrent-elles fort présentables à la fin de leur

séjour qui dura soixante-douze mois. L'une d'elles était même d'une espèce carnivore, ce qui la mettait à l'abri des prédateurs. Sylvanie ne s'en méfiait pas, bien qu'elle ait déjà entendu un ami de la famille dire à son père qu'il valait mieux pour sa santé être un champignon vénéneux qu'un champignon comestible. Sylvanie aurait bien voulu devenir un champignon vénéneux mais elle ne savait pas comment s'y prendre.

Dans ce désert, comme à *Permafrost* deux ans auparavant, il y avait une grande maison sans mère. Mais comme elle était plus éloignée du nid familial — ne fallait-il pas prendre le train pour y parvenir —, les parents de Sylvanie Penn ne faisaient «jamais» partie de la cargaison hebdomadaire de géniteurs qui se déversait dans le double parloir minuscule. Cette cargaison débordait aux temps chauds jusque dans la cour et même sous la tonnelle à plancher de ciment, royaume du chat perché l'été et d'une dune de neige en hiver, propice à l'élévation de deux forts ennemis.

Jamais au grand jamais. Est-ce assez clair? Ce n'était pas : «quelquefois» ni «rarement». C'était «au grand jamais».

Cependant, chaque dimanche après-midi, Sylvanie Penn et les trois jeunes pousses acrobates dont elle avait la charge prêtaient l'oreille à chaque coup de sonnette comme si celui-là était le bon et allait leur procurer du papa et de la maman à la tonne, interminablement. Mais c'étaient toujours de brefs coups stridents et cuisants, sans répercussion, qui finissaient bêtement là, à l'oreille, causant à peine un mouvement dans la marmite des élues où mijotait sans impatience la pensionnaire dont on venait de tirer le numéro. Étrange loterie où tout le monde gagnait le gros lot sauf les petites Penn. Décidément, ce quatuor formait une plantation bien douteuse au sein de ce grand hamada potager.

Que faire en attendant? Et attendre quoi en ces dimanches de parloirs intermittents d'où les compagnes de Sylvanie revenaient la bouche et les mains pleines?

N'attendre rien du tout ni personne était la sagesse même. Et se livrer à sa passion favorite était la compensation suprême. Mais Sylvanie n'accédait à sa passion pour la lecture qu'après avoir donné du «cher papa, bonne maman»

et de tout ce qui s'ensuit sur deux ou trois pages appelées *Brouillon de LA lettre dominicale* qu'elle écrivait au nom de ses sœurs et d'elle-même et où il y avait toujours un *post-scriptum* en deux points : 1 - *Ne vous en faites pas pour nous, tout va bien*; et 2 - *Nous vous attendons sans faute dimanche prochain*.

La surveillante du désert examinait attentivement le brouillon où elle n'avait à censurer que de rares infractions à l'orthographe. Sylvanie s'appliquait ensuite à mettre au net sur un feuillet plié, légèrement gaufré, l'énoncé ennuyeux de ces sentiments orthodoxes, tandis qu'intérieurement croissaient et se multipliaient les petits anges blonds barbouillés de peine et de colère qui allaient dévorer sa vie.

Brusquement, le clair sombrait dans le sombre et, dans les couloirs, clignotait un bref instant avant de s'étaler l'électricité terreuse des dimanches soirs. Elle était sûre alors qu'*ils* ne viendraient pas. Son cœur, noué autour du point final de LA lettre, se dénouait sur l'adresse familière qu'elle inscrivait soigneusement sur l'enveloppe, avec la conscience du devoir accompli. Elle respirait un grand coup avant d'aller déposer le tout sur le pupitre de la surveillante du désert, car, à partir de maintenant, la sonnette d'entrée qui la martyrisait depuis le début de l'après-midi allait être mise au rancart jusqu'au dimanche suivant. Bientôt ce serait la semaine, et rien ne la distinguerait des autres pensionnaires.

Patiemment, tandis qu'elle libérait enfin *Le petit roi du Bengale* de sa prison de pages lues et relues cent fois, elle songeait à construire autour d'elle une forteresse insonorisée, imperméable au son de cette maudite sonnette qui avait annoncé toute la journée des visiteurs étrangers.

*Extrait d'un roman inédit : *Du beurre de plomb dans l'aile*, 1972.